

Heidegger ensorcelé

Lettre¹ à mes amis heideggériens



Antonin Artaud, *La projection du véritable corps*, 18 novembre 1946

Stéphane Zagdanski

¹ Cette « lettre » reprend et développe la teneur de plusieurs emails échangés au cours de la dernière semaine de novembre 2013 avec mes amis Gérard Guest, Hadrien France-Lanord et François Fédier, ainsi que de longues conversations téléphoniques avec Gérard Guest.

« La vraie question c'est que même si Heidegger avait été très banalement antisémite, ou s'il a seulement fait preuve de quelques-uns des universels préjugés déplaisants concernant les juifs, cela n'aurait *strictement aucune importance* eu égard à la grandeur insurpassable de sa pensée. »

De l'antisémitisme, Post-scriptum à la seconde édition, 2006

« Ceux qui *questionnent* — étant seuls et sans l'aide d'aucun ensorcellement — /.../ ont déposé toute curiosité ; leur quête aime le hors-fond au sein duquel ils savent que se trouve le plus ancien fond. »

Beiträge zur Philosophie (Vom Ereignis)

Le 28 novembre 2013

Chers amis,

Gérard m'a appris hier soir la teneur de l'imminent séisme qui ne peut qu'apporter des torrents d'eaux usées au désastreux moulin des détracteurs de Heidegger.

Ces abrutis étant légion, il faut se préparer à une véritable curée internationale et, pour les prochaines années, au triomphe sans réplique de la « manière organisée de déshonorer tout ce qui est langage », soit le « journalisme » sous ses multiples formes bavardes : médiatique, intellectuelle, universitaire, éditoriale, cybernétique...

C'est inévitable étant donnée la haine que suscite la pensée de Heidegger depuis tant de décennies, par son exigence et son fond même. Telle est une des caractéristiques du nihilisme à son apogée : la *haine de la pensée* – doublure de ce que Heidegger nomme, lui, la *Fraglosigkeit* –, et en l'occurrence la vindicte déchaînée contre cette prodigieuse pensée de l'Être si souverainement supérieure à tout ce qui a pu se professer au XX^{ème} siècle.

Inutile de préciser que Heidegger était le dernier à l'ignorer :

« Les voyous publics ont aboli la pensée et mis à sa place le bavardage, ce bavardage qui flaire le nihilisme partout où il sent son bavardage en danger. Cet aveuglement de soi face au véritable nihilisme, cet aveuglement qui ne cesse jamais de prendre le dessus, tente ainsi de se disculper lui-même de son angoisse devant la pensée. Mais cette angoisse est l'angoisse de l'angoisse. »

Rien de cela ne peut varier : ni la grandeur de la pensée de Heidegger, ni l'animosité de fond qu'elle suscitera *toujours*. « Telle est la raison la plus secrète de la solitude où se trouve le questionnement de la pensée. »

Il est donc avéré que Heidegger a écrit *pour lui-même*, dans les si bien nommés *Carnets noirs*, quelques réflexions antisémites, où il rejette confusément dos-à-dos nazisme, psychanalyse, judaïsme, christianisme et même l'antisémitisme ! — tout cela en reprenant à son compte, sans recul, les lamentables clichés concernant les Juifs et le Judaïsme qui traînaient *dans toute l'Europe* avant et pendant la guerre. Il évoque leur « faculté de calcul », leur « don accentué pour la comptabilité », leur « tenace habileté à compter », les « filets » du « Judaïsme international », etc., allant jusqu'à interpréter ces lieux communs en rapport avec la question de l'Être, la *Machenschaft*, le Nihilisme à l'état pur, le « déracinement hors de l'Être » par le « judaïsme mondial », etc.

Découvrant ces fragments que Gérard m'a envoyés avec sa traduction, la première impression est celle d'un esprit exceptionnel qui, tout en ne se parlant qu'à lui-même, perd son usuelle lucidité sous l'effet d'un *envoûtement* délétère.

Le même homme, capable par sa minutieuse méditation sur le sens d'un seul mot grec de remonter à contre-courant vingt-cinq siècles de l'histoire de la pensée en Occident, semble, dans cette quinzaine de fragments épars sur 1200 pages, entièrement désarmé pour comprendre ce que pourraient seulement receler les mots « juif » et « judaïsme ».

Le même homme, visiblement répugné à l'idée d'être confondu avec un antisémite (il y insiste dans sa « remarque pour les ânes », affirmant que l'antisémitisme est « insensé et abject »), mais visiblement influencé par la rhétorique antisémite sans pour autant se résoudre à abandonner ses propres concepts — si acérés lorsqu'il s'agit de traverser le destin de l'Occident —, trébuche dès lors sous la forme d'une crétinerie consternante à laquelle aucune phrase de son immense œuvre ne nous avait habitués.

Commençons par le fond, puisqu'il est probable que personne ne s'y attardera au cours des hallalis qu'« on entend dans les bois lointains » (Rimbaud).

Sur un ton apparemment froid, bien éloigné des furibonderies ordurières des nazis, tout ce que note ici Heidegger concernant les Juifs est évidemment d'une très commune imbécillité.

Une simple lecture un peu attentive de la Bible – je ne parle même pas d'exégèse ! –, même dans la traduction des Septante, même dans celle de Luther (autre cas d'un antisémite délirant... Ils sont légion), suffit à pulvériser ses assertions. Une simple lecture de la Bible permet de comprendre que les sources essentielles du judaïsme sont la Nomination — et en rien le Nombre, qui n'est que l'ombre du Nom comme l'expriment les généalogies démesurées du Livre des *Nombres*, lequel n'a jamais porté ce titre métaphysique dans la version originale mais... « Au désert » ; que tout y participe de la Lettre, non du Chiffre ; que le dénombrement y est maudit (voir l'affaire du roi David à la fin de sa vie ; je traite longuement cette question dans mon étude « L'avenir du souvenir », publiée dans *Fini de rire*) ; que la gratuité et la charité (donc l'absence de calcul, au sens banal) y sont des éléments constants et primordiaux (j'ai démontré tout cela longuement dans *De l'antisémitisme*), etc.

Que Heidegger se soit laissé proprement « ensorceler » (je reprends le terme puissant des *Beiträge*, vous l'aurez noté) par la propagande nazie (sans compter la mauvaise influence probable de *La Question juive* de Marx, ou de certaines pages de Nietzsche), c'est déplorable et inexcusable, bien entendu. Mais cela n'est qu'une faiblesse et une bassesse humaines, trop humaines, partagées alors par des millions d'Allemands et d'Européens. Vous n'êtes pas sans savoir que Hannah Arendt elle-même, parmi tant d'autres, diffusait bien après guerre de tels délirants préjugés antisémites...

Et c'est loin d'être terminé. Pour prendre un autre exemple que nous connaissons tous bien, Philippe Sollers, qui n'est pas antisémite, a fait ces

derniers temps des déclarations publiques d'une abyssale crétinerie sur le Talmud, sur les Juifs « rabbiniques », sur Spinoza et les « Juifs traîtres » « plus juifs que les Juifs juifs », sur les « Juifs sublimes » — ce con en dénombre *cinq* sur vingt siècles, de Jésus à Freud — qui auraient tous « rêvé d'être catholiques », etc.

Où l'on voit que l'ensorcellement a de beaux jours devant lui.

Pour revenir à cet antisémitisme « théorique » de Heidegger, intime, privé, non destiné à la place publique, il est contrecarré à *la même époque* par tout ce qu'il professe, écrit et pense, ne serait-ce que dans les *Beiträge* lorsque, par exemple, il se gausse littéralement de l'antisémitisme nazi concernant la science expérimentale :

« C'est une idiotie sans nom de prétendre que la recherche expérimentale est quelque chose de nordique et germanique, et que la recherche rationnelle lui serait au contraire *racialement* étrangère ! Il faudrait alors nous accommoder de compter Newton et Leibniz au nombre des "Juifs". C'est précisément le projet mathématique de la nature qui constitue le présupposé rendant possible et nécessaire l'"*expérimentation*" comme opération qui effectue des mesures. »

Vous noterez qu'il y a au cœur même de la phrase une réticence à l'idée d'un Newton et d'un Leibniz juifs ("nous accommoder"...) qui ne relève pas du philo-sémitisme le plus serein ; et pourtant la même phrase est une condamnation sans appel de l'antisémitisme et du racisme idéologiques nazis !

Cela signifie quoi ?

Eh bien qu'un grand penseur n'est pas pour autant mécaniquement un « juste », comme disent les Juifs.

Que Heidegger, avec des millions d'autres en Europe et ailleurs, a succombé *un temps* à un ensorcellement dont il décrit pourtant si parfaitement l'essence (c'est aussi le cas d'Artaud, grand penseur de l'envoûtement) :

« Quand la *Machenschaft* atteint sa domination définitive, quand elle régit et transit tout le réel, alors il n'y a plus aucune des conditions requises pour que

l'on évente la moindre trace d'ensorcellement (*Verzauberung*) et que l'on prenne des dispositions pour s'y opposer. »

Je ne vois pas de meilleur mot que cette *Verzauberung* pour qualifier d'une part l'antisémitisme universel, c'est-à-dire l'absence complète de questionnement concernant la spiritualité juive (et du coup « l'angoisse de l'angoisse » qui y est liée) ; d'autre part l'effet proprement abrutissant qu'il a eu sur les plus grand esprits de tous les temps (Nietzsche, autre exemple d'un génie scindé entre son dégoût des antisémites et ses propres clichés antisémites...).

Pour autant, ce que l'on vient de découvrir n'est pas rien Cela va demander à être sérieusement envisagé et pensé : à savoir comment un être aussi génial a pu devenir aussi hébété le temps d'un ensorcellement par la propagande nazie. C'est là que la *Machenschaft* entre en jeu. Les nazis en faisaient un usage absolument inédit dans l'histoire de l'idéologie antisémite (radio, presse, « réclame » perpétuelle, grandes manifestations pyrotechniques, expositions culturelles, etc.), d'ailleurs calqué sur la propagande publicitaire inventée aux USA.

Tout le monde ne pouvait pas disposer d'une ouïe aussi fine que le merveilleux Nabokov, quittant l'Allemagne aussitôt après l'arrivée de Hitler au pouvoir et s'en expliquant plus tard avec une sobriété délicate : « Nous avons entendu sa voix. »

Il faut donc rappeler tranquillement tout cela, et en même temps tenir bon face à ceux qui prétendront (ils vont être légion), tel Peter Trawny, que la pensée de Heidegger serait contaminée d'antisémitisme.

Concernant ce texte inédit de Trawny, que je n'ai pas lu mais dont Gérard m'a longuement parlé au téléphone, faut-il accepter ses conclusions, à savoir que la pensée de l'Être chez Heidegger serait gangrenée d'antisémitisme ?

C'est là une interprétation délirante, pour des raisons qui tiennent à la fois à la nature de la Pensée et à celle de l'Antisémitisme. Il existe aussi un ensorcellement de l'anti-antisémitisme, comparable à l'autre. Et son

interprétation demeurera délirante tant que Trawny n'expliquera pas *en détails* ce qu'il comprend, lui, de l'antisémitisme et de son caractère *historial*.

Car c'est bien vrai qu'il y a dans cette haine qui accable les Juifs depuis si longtemps, et qui a mené au XX^{ème} siècle à la tentative de leur extermination par le truchement de la Technique, une énigme qu'on ne résoudra pas en se contentant de s'indigner de la malignité de l'antisémitisme. Il faut au contraire méditer et comprendre pourquoi, au moment du déchaînement le plus manifestement sauvage du nihilisme planétaire, ce sont les Juifs qui se sont trouvés être la cible privilégiée de cette rage techniquement organisée pour souiller et détruire tout ce qui est Parole et vit de la Parole.

Pourquoi les Alliés, qui étaient au courant, ne sont pas intervenus plus tôt et n'ont pas interrompu le génocide en cours, alors qu'ils en avaient largement les moyens.

Pourquoi en un mot l'Occident a laissé périr *ses* Juifs sans véritablement s'en soucier.

Trawny fait-il ce travail primordial de questionnement ? Non. Telle est la raison pour laquelle lui aussi est « ensorcelé », et tels sont les tenants de sa déshonorante apostasie.

Il a beau être depuis longtemps un heideggérien respecté, il faudra bien qu'on lui pose la question : Puisque la pensée de Heidegger était si gravement compromise que cela depuis *Sein und Zeit*, comment a-t-il pu toute sa vie se laisser berner par un antisémite ? C'est donc qu'il ne savait pas si bien « penser », ce gros malin ! Et s'il a pu se laisser berner si longtemps, par quel époustouflant miracle son cerveau abêti s'est-il brutalement remis en marche ? Et pourquoi lui accorderait-on plus de crédit aujourd'hui, après cette grotesque volte-face spectaculaire (Docteur Heideggérien et M. J'accuse !) qui n'a décidément rien à voir avec la *Kehre* !

Surtout, il va falloir mettre au défi ces belles âmes indignées de nous expliquer ce que c'est que l'antisémitisme, pour qu'un penseur de l'envergure

de Heidegger en voie sa pensée rongée de l'intérieur depuis toujours... François a raison sur cette question : La logique de la contamination participe de ce qu'elle croit combattre, cela est depuis longtemps constatable. Les deux fayots Faye, qui vont accéder au bavard trône d'Ubu avec cette nouvelle affaire, n'en sont, comme Trawny, qu'un symptôme tardif.

« À quoi comparer cela ? » demandent fréquemment les midrashim juifs. Est-ce que le judaïsme évoque l'ensorcellement de la pensée ?

Eh bien oui, figurez-vous.

Il y a un apologue très amusant dans le Talmud (où l'humour juif prend sa source), qui raconte que l'un des plus éminents Sages de tous les temps, Rabbi Aquiba, avait coutume de se moquer du péché. L'*eurêka* des rabbins du Talmud, lorsqu'ils font une découverte herméneutique majeure, est ainsi : « Une flèche dans l'œil de Satan ! » Aquiba manifestait donc une excessive confiance en la puissance de la pensée contre le mauvais penchant. Excédé de se voir ridiculisé, Satan lui apparut un jour sous les traits d'une belle femme au sommet d'un palmier. Rabbi Aquiba se rua sur l'arbre pour la rejoindre !

« Lorsqu'il fut à mi-chemin », continue le traité *Kiddouchin*, « Satan fit cesser son illusion et lui dit: "Si le Ciel ne m'avait recommandé d'avoir des égards pour R. Aquiba et son enseignement, ta vie n'aurait pas valu deux sous." »

Moralité : Aucun penseur n'est à l'abri du Mal, mais le Mal lui-même est contrecarré par la vraie pensée.

Il y a décidément un côté tragi-comique dans cette affaire des *Carnets noirs*. Il faut du coup d'autant plus garder la tête froide (gare à l'ensorcellement !), et ne pas polémiquer avec les ânes (je le répète : ils vont être légion à prétendre à leur part de la curée).

Cela ne veut pas pour autant dire ne plus intervenir nulle part. Je crois qu'en restant assez sobre, face à la curée médiatique à venir (on en a pour des années maintenant), et en continuant d'énoncer des choses vraies, sensées, et

profondes, là où nous pouvons tranquillement nous exprimer (sur Paroles des Jours, Gérard dans son Séminaire, chacun d'entre nous dans quelques autres lieux complices), nous aurons toujours l'attention de « ceux qui questionnent », « ceux qui ne sont pas en nombre », les « rares êtres libres » qui ne manqueront pas d'être écœurés par ce qui va se clabauder autour du nom de Heidegger. Au fond, le bruit et la fureur ne convainquent jamais que les « enragés de leur propre médiocrité ».

Nous avons la chance de ne pas être en plein nazisme, et donc de pouvoir publier nos méditations. Il ne faut pas renoncer à cela, précisément parce que ce n'est pas le nombre qui compte, et qu'être entendu de quelques cerveaux concentrés et actifs suffit, *en temps de détresse boueuse*.

Ces questions essentielles concernant les Juifs, leur pensée, et l'incroyable rancœur que leur voue le monde, je les ai minutieusement abordées dans *De l'antisémitisme*. Je n'avais pas lu Heidegger en 1995, mais dans ma postface à la réédition de 2006, si. Je n'en retire pas un mot : « En dehors de toute considération de l'extraordinaire rapport au temps inauguré par le judaïsme *en marge de la métaphysique occidentale*, toute tentative d'interprétation sérieuse de la haine antisémite est nulle et non avenue. »

C'est aussi la raison pour laquelle Trawny a profondément tort :

Une pensée gangrenée d'antisémitisme, cela n'existe pas, cela n'a jamais existé. Ce qui advient, parfois, c'est un grand esprit, abasourdi d'antisémitisme, qui tenter de justifier ses délires par écrit. Le meilleur exemple en France est Céline, bien entendu ; mais Marx, Voltaire, Dostoïevski, et tant d'autres ne dérogent pas à cette loi.

Et pourquoi une pensée contaminée d'antisémitisme est impensable ? Mais parce que l'antisémitisme ne produit jamais de pensée en propre, contrairement à ce que s'imaginent, pour s'en arranger, les antisémites bon teint (il y en a beaucoup, et bien davantage que des vociférants, en France du moins).

Et c'est justement parce qu'il ne s'agit en rien d'une pensée — pas même d'une pensée entachée, compromise, encore moins empoisonnée — que l'antisémitisme ensorcelle si efficacement.

Alors c'est quoi, l'antisémitisme ?

Consubstantiellement un délire, lié précisément à la « computation » et à la mort (« Tous ceux qui me haïssent aiment la mort », énonce le Dieu juif en *Proverbes* 8, 36)), ce qu'illustre en détails le négationnisme d'après-guerre, ou encore les tatouages nazis sur les poignets des déportés.

Tout dans la Bible — l'originale hébraïque, à la source du judaïsme donc (il faut rappeler des évidences que Heidegger semble, comme tant d'autres, intégralement ignorer) —, dans sa forme comme dans son fond, échappe à la computation, à l'esprit de calcul, au rationalisme même. Tout dans le judaïsme — pensée, mystique, rituel —, participe d'un désenvoûtement vis-à-vis du nombre *par amour du Nom* (surnom mystique du Dieu juif), et par une pratique extrêmement subtile et raffinée de la nomination. Le « Un » du monothéisme juif signifie aussi cela au premier chef : une singularité qui échappe à tout pluriel, et donc à toute numération. Pour le formuler comme Heidegger dans *Le principe de raison* : « Il est le Singulier absolu au sein de la Singularité inconditionnée. »

Enfin tout dans la Bible affirme une conception destinale de la vie, qui ne doit rien à la biologie, au vitalisme, ni à l'expérience vécue : « J'ai mis devant tes faces la vie et la mort, la bénédiction et la malédiction. Tu choisiras la vie afin que tu vives, toi et ta postérité. » *Deutéronome* (« Paroles » en hébreu), 30 :19

L'assimilation par Heidegger des Juifs et du Judaïsme à la « Machination de l'étant » (« *die Machenschaft des Seienden* ») est donc profondément inepte. Il n'y a pas d'« étants » dans la Bible (où le verbe « être », n'existant pas en hébreu sous cette forme, n'apparaît jamais), seulement des paroles-choses (*devarim*, c'est le même mot) : « Dieu *dit* : Que la lumière soit », etc....

Cette erreur monumentale de Heidegger provient de son assimilation des sources du judaïsme à... Philon d'Alexandrie ! qu'il compare dans les *Beiträge*

à saint Augustin pour le catholicisme, et dont il fait le « fondateur » de la foi juive, laquelle devient dès lors intégralement redevable à Platon, Aristote et à la philosophie grecque. On croit rêver en lisant ces lignes :

« Avec la philosophie de Platon et d’Aristote, est donnée la possibilité que *cette philosophie*, et dans sa manière *bien à elle* de se configurer, la philosophie grecque en général fournisse le cadre et le domaine de fondation pour la foi juive (Philon), et la foi chrétienne (saint Augustin)... »

Heidegger ne pouvait donc que dire et penser des conneries sur cette question (Juifs et Calcul, Prophètes et Volonté de puissance, Judaïsme et Machination de l’étant), **par une méconnaissance qui n’est pas la sienne propre mais celle, historique en effet, de tout l’Occident** – dont l’origine morbide (« occire »), n’est pas à démontrer ici –, et cela depuis les premiers siècles du christianisme (je ne parle pas du judéo-christianisme des premiers temps, sur lequel on a très peu de documents, le Nouveau Testament n’étant qu’une traduction tardive, et déjà très partialement antijuive, d’un original perdu...).

Ça fait deux mille ans que l’Occident ne connaît rien aux Juifs et ***ne veut rien en savoir***. Là aussi gît le nihilisme à l’état pur.

Je ne prendrai qu’un exemple, parmi de nombreux chez Heidegger, de son extravagante méconnaissance de la Bible, par conséquent du Judaïsme et des Juifs. C’est toujours dans les *Beiträge* — dont la lecture fait mon régal ces jours-ci —, lorsqu’il évoque la « pensée hébraïque-chrétienne » de la Création. Pas de meilleur signe qu’il n’y connaît littéralement rien. Car il n’y a aucune commune mesure entre la théologie chrétienne de la *Creatio*, déployée en grec et en latin depuis les premiers siècles de notre ère, et la pensée inouïe associée au *béréchit* juif (qui ne veut justement pas dire « Au commencement », ce qui serait une sorte d’introduction dans la computation, mais fait référence au mot « tête », *roch*), méditée millénairement par les Juifs, depuis les innombrables midrashim sur ce verset jusqu’au hassidisme ashkénaze, en passant par le

Talmud, la Cabale lourianique et sa merveilleuse théorie du Tsimtsoum, celle de l'Adam Qadmon, l'arbre séfirotique dans le *Zohar*, etc.

Ce sont des questions essentielles qu'il faut questionner sans relâche. Se désensorceler du nihilisme exige de s'atteler à la tâche de *penser* le rapport entre antisémitisme et nihilisme, et de *penser* l'ensorcellement auquel, on le sait désormais, Heidegger n'a pas échappé.

D'ailleurs, qui peut se targuer d'échapper au nihilisme, quand il s'agit de se prononcer – *en bien comme en mal* — sur les Juifs et le Judaïsme ? Vous savez que je suis en train de terminer un film (un « pamphilm ») consacré au cas Sollers, qui m'a pris à partie cet été dans un torchon nihiliste sous-culturel. Ce sera intitulé, nietzschéennement, *Zagdanski contre Sollers*. J'y explique en détails son propre « ensorcellement », depuis les rituels pervers organisés par son grand-père autour de l'argent, ou encore son avilissante idolâtrie de Mao, laquelle ne doit rien à la pensée chinoise et tout au nihilisme actif d'un « criminel en chef de la plus récente modernité », en passant par ses compromissions avec le Spectacle, catastrophiques pour sa propre écriture, jusqu'à ses derniers récents propos d'ivrogne sur les Juifs ou le Talmud... Comme quoi, lorsqu'il est question de nihilisme, le monde est petit et nul n'est hors-sujet.

Pour en finir avec le cas Sollers, qui ne s'est pas montré particulièrement courageux lors des précédentes « affaires » Heidegger, il ne faudra pas compter sur son aide pour extirper Heidegger du boueux tsunami sur le point de tout recouvrir (on est loin de l'*Ereignis* comme « avenance » !). Il débine déjà à la fois le *Dictionnaire* et la traduction des *Beiträge*. C'est d'autant plus ridicule de sa part qu'il ne lit pas un mot d'allemand et a définitivement prouvé son incompetence en énonçant les pires inepties sur le « dernier dieu » dans *Ligne de Risque*. Et puis, surtout, l'auteur du pitoyable *Dictionnaire amoureux de Venise* n'a de leçon de décence lexicographique à donner à personne.

Penser l'antisémitisme comme un des profonds et puissants aspects du nihilisme, c'est ce à quoi je m'applique depuis déjà des années, et, ceci dit en toute humilité, je crois bien être le seul à le faire. Non pas sur un mode moralisateur ni indigné, ni historiciste, ni métaphysique, ni psychanalytique, ni sociologique, ni même « philosophique », mais seulement eu égard à ce dont il s'agit : la pensée juive.

En 2010, j'ai entrepris d'écrire, vous le savez, un essai consacré à Heidegger et à la pensée juive. Mon article du *Dictionnaire Heidegger* en est un court extrait. Dans cet essai inédit, je donne quelques clés pour questionner le délire antisémite.

Les voici :

L'étrange mystique herméneutique d'où le judaïsme jaillit – ayant en commun avec « l'autre pensée » invoquée par Heidegger² de n'être « ni métaphysique, ni science »³ –, se caractérise en ce qu'elle fut aussi massivement occultée en Occident que ses praticiens (les Juifs) étaient concrètement abhorrés, diffamés et persécutés. Qu'il suffise de songer à la perversion du mot « cabale » en français, médisance propre à notre langue (*cábala*, par exemple, désigne dans l'Espagne contemporaine un ouvrage de jeux de lettres et mots croisés !), comme la calomnie qui entache les mots « pharisaïsme » ou « sabbat »...

Or on ne saurait accéder à l'immense édifice exégétique du judaïsme sans une pratique précise de son Texte fondateur, laquelle présuppose une connaissance intime de sa version originale. Lire – donc penser – la Bible autrement qu'en hébreu, ce n'est pas seulement parcourir une version essoufflée, amoindrie, délabrée de l'Écriture originale, c'est envisager un texte *métaphysiquement falsifié* en comparaison de celui dont il est crucialement question pour le judaïsme, qui lui doit la vie.

² « La métaphysique, dans la situation terminale de son histoire, reste peut-être telle que l'autre pensée ne peut absolument pas apparaître – et pourtant *est*. » *Protocole d'un séminaire sur la conférence « Temps et Être »*

³ *La fin de la philosophie et la tâche de la pensée*

Heidegger, qui ne s'interdit nullement de citer ici ou là une Bible *qu'il croit juive*, n'y a par conséquent jamais eu qu'un accès altéré, celui de la traduction de Luther, de la Vulgate latine ou de la Septante grecque.

« Toute traduction est déjà une interprétation », explique-t-il dans *Qu'appelle-t-on penser ?* Or « toute interprétation doit à l'avance avoir pénétré ce qui est dit et les choses qui, ainsi dites, accèdent au langage. »

Commençons par prendre un exemple inverse et patent d'interprétation abusive. Il nous est fourni par André Préau dans *Le principe de raison*, qui traduit l'expression de Heidegger : « *durch irgendeine Hexerei* »⁴ par : « par quelque opération cabalistique ». Or *Hexerei* signifie « sorcellerie ». Aucune allusion à la Kabbale, ni au sens propre ni au sens second en français – lequel est d'ores et déjà une interprétation antisémite – de « complot ». Le seul second sens possible de « cabalistique » est « occulte », « ésotérique », « mystérieux ». Il est probable qu'André Préau, entraîné par le sens second de *sabbat* – évidemment antisémite –, a machinalement associé sorcellerie et mystique juive... On voit comme la plus innocente traduction, lorsqu'elle traduit « sans y penser » – comme aussi lorsque Préau rend, toujours dans *Le principe de raison*, « *Sein und Zeit* » par « *L'Être et le Temps* » sans penser que si Heidegger n'a pas mis d'article à son titre, ce n'est pas sans raison –, puise à un monde de références sclérosées et de clichés prêts-à-servir.

On aperçoit aussi, par l'absurde, l'importance de la tâche que s'est imposée Heidegger d'« accéder au langage », de re-traduire la pensée grecque en suivant chaque ondulation de ses transpositions.

Qu'est-ce qui accède au langage dans l'hébreu biblique ? Voilà ce qu'aucune traduction de la Bible n'a jamais été en mesure de transmettre, et voilà pourquoi aucune n'a jamais été assez satisfaisante pour qu'il lui soit définitivement et irréversiblement rendu hommage. Dès lors quand Heidegger évoque « un ancien

⁴ « *Diese Verwandlung des Denkens erreichen wir weder durch eine anspruchsvolle Theorie noch durch irgendeine Hexerei...* » (« Cette métamorphose de la pensée, nous n'y arriverons ni par une théorie de haut vol, ni par quelque sorcellerie... »)

Testament »⁵, il semble à *première vue* s'interdire, avant toute autre considération, la moindre chance d'appréhender la Bible *juive* qu'il entend pourtant distinguer par cette expression usuelle. Pas seulement en tant qu'il y aurait « ancienneté » et donc dans une certaine mesure désuétude, voire péremption (au sens le plus intense du mot: le meurtre et la destruction : *peremptio*⁶), par rapport à une innovation théologique qui présuppose une progression (cette progression présupposant elle-même une acception *métaphysique* du temps), mais surtout en ce que la Bible n'a jamais revêtu le moindre caractère *testamentaire* pour les Juifs ; elle ne *témoigne* nullement d'une expérience ni d'un message *dont ils ne seraient plus les contemporains*; bien au contraire, elle leur est, en ses plus infinitésimaux linéaments, une perpétuelle « source de vie », selon l'expression des *Proverbes*⁷ : « L'enseignement du sage est une source de vie, il éloigne des pièges de la mort. »

La publication prochaine des *Carnets noirs* et l'embourbant barnum qu'elle va susciter amène, en ce qui nous concerne, deux conséquences et — j'allais dire « comiquement » — ces conséquences sont profondément heideggériennes : le Silence et le Questionnement...

Publiquement, il n'y a plus guère d'espoir de défendre Heidegger. Cette lettre que je vous écris, et qui n'engage strictement que moi, vous pouvez bien sûr la transmettre à qui vous le désirez. Je la publierai sur *Paroles des Jours* dès que l'affaire deviendra publique. Mais enfin, *Paroles des Jours* et le Spectacle, ça fait deux...

⁵ « Qui est le Zarathoustra de Nietzsche ? », *Essais et conférences*

⁶ Méditer sur la pensée juive exige de ne pas négliger (à condition de la penser également) l'extravagante agressivité à laquelle ont été physiquement et moralement confrontés les Juifs depuis tant de siècles ; cette haine colossale n'est pas une annexe sans rapport avec ce que pense la pensée juive; cette rage inassouvable – que le mot « antisémitisme » ne recouvre qu'en partie – procède d'une pulsion historique liée au nihilisme dès son aurore.

⁷ *Proverbes* 13, 14

Le cas de Heidegger est désormais assez comparable à celui de Céline ici, et pas seulement médiatiquement. Je songe à l'aspect quasi volontaire de la ruée vers la curée. Après tout, s'il l'avait voulu, il aurait eu assez de temps, de 1945 à 1976, pour détruire cette poignée de paragraphes absurdes et interdire tout scandale. Qu'il ne l'ait pas fait laisse pensif. Sans doute cela s'éclairera-t-il quand tous les *Carnets* et le contexte des fragments seront accessibles. Bientôt donc. En revanche, que la famille Heidegger permette la parution de ces carnets avant leur heure — une fois la *Gesamtausgabe* parachevée — contrairement à l'injonction explicite assurément méditée de Heidegger, laisse en revanche peu de doute. Ici l'on assiste à l'impudente apposition de la signature de Picasso sur des carrosseries, là-bas les défaillances d'un journal intime sont sciemment livrées à la meute. Mais enfin, depuis le temps, si les familles des génies étaient à la hauteur (sœur de Nietzsche, neveu d'Artaud, mère de Rimbaud...), ça se saurait.

Évoquant Nietzsche, comment ne pas penser à son propre étrange cas, où à côté de pages subtilement philosémites et de réprobations définitives contre la « faiblesse d'esprit » de l'antisémitisme, il y a des grossièretés insultantes concernant les Juifs. Dans *L'Antéchrist* par exemple : « Comme fréquentations, nous choisirions les "Premiers Chrétiens" tout aussi peu que des juifs polonais: sans même qu'il soit besoin de leur faire le moindre reproche... Ni les uns ni les autres ne sentent bons. »

Nietzsche, que j'adore au demeurant, parle ici de mes propres ancêtres, qui étaient très propres et sentaient très bon, je peux vous l'assurer !

Si Hadrien a *quand même* l'occasion au cours des prochaines semaines d'intervenir dans les médias, je crois qu'une attitude de probité concernant ces nouvelles révélations, et de fermeté concernant la souveraineté de la pensée de l'Être, est doublement possible. Hadrien n'a aucune raison de dissimuler l'immense désarroi qu'il a ressenti en découvrant ces derniers jours les fragments antisémites de Heidegger. Non par naïveté, mais parce que jusqu'à maintenant,

et contrairement à ce qu'affirmaient les anti-heideggériens les plus convaincus qui n'avaient aucun accès à ces *Carnets noirs*, il n'y avait réellement, comme Hadrien l'exprime très honnêtement d'emblée dans son article « Antisémitisme », aucune trace d'antisémitisme dans les textes « publiés à ce jour » de Heidegger (hormis quelques lettres connues depuis longtemps).

Ça va donc assurément être un pénible pandémonium dans les pires torchons, ainsi que dans l'Édition et à l'Université, lesquelles sont depuis longtemps aussi torchonnées.... Les imbéciles à la Faye vont parader, les apostats de la pensée à la Trawny vont proliférer, les journalistes galvanisés vont jouir à grands tirages.

Il faudra bien assister à cela sans *trop* s'en mêler. Ce sera d'ailleurs une belle épreuve d'humilité de la pensée face au déferlement de la pleine essence du Spectacle ! Ce sera aussi l'occasion, « pour ceux qui ne sont pas en nombre », pour « les rares êtres libres », de continuer de méditer sans se laisser impressionner par les aléas d'une biographie. Nous aurons ainsi pleinement l'occasion de pratiquer le silence, la solitude et le repli que préconise si magnifiquement Heidegger dans les *Beiträge*.

Le Spectacle a beau clabauder, la vraie pensée n'en pense pas moins, si j'ose dire. « La parole parle » signifie aussi, et même probablement avant tout, que « la pensée pense ». Heidegger l'exprime sans cesse. Hélas, cela n'empêche pas l'ensorcellement. Par conséquent Beaufret a intégralement tort lorsqu'il écrit (en 1945 !) : « Chez Heidegger en effet tout se tient d'un bout à l'autre ». Ce genre de réflexion risque d'être un tantinet ardu à soutenir après que ces pages des *Carnets noirs* seront rendues publiques ! Mais le fond de la chose, c'est que chez *personne*, « tout se tient d'un bout à l'autre », y compris chez lui-même, Beaufret, qui a pu être admirable dans sa lecture de Heidegger mais n'était pas non plus dénué d'ambiguïté à l'égard du Judaïsme (« la jactance monothéiste », etc.).

Ce n'est justement pas à propos de la pensée, mais du *Gestell* qu'il faut dire que « tout se tient », structurellement en somme.

La vraie pensée, elle, a ses abîmes (Baudelaire : « Pascal avait son gouffre, avec lui se mouvant. »), ses périls, ses vertiges, ses faiblesses, ses tentations et ses démissions. Ils sont indissociables de sa grandeur, tout comme l'oubli orne la mémoire et comme la peur côtoie le vrai courage...

Tel est ce que révèlent les phrases déplorables de Heidegger sur les Juifs.

Ni plus, ni moins.

Amitié incalculable.

Stéphane